

Bernard OBADIA

ARNAUD
Radiophonie

PERSONNAGES PAR ORDRE D'APPARITION

LE CONTROLEUR	42 ans
MARC	35 ans
ARNAUD	14 ans
Le garçon de Café	28 ans
LOUIS	32 ans
LAURE	27 ans
SANDRA	33 ans

Un Train à Grande Vitesse fend les couches d'air. Au bout d'un moment on perçoit dans le fond d'un compartiment une conversation susurrée entre deux femmes.

A mesure que le convoi progresse, d'autres voix surviennent au devant de l'écoute puis s'échappent.

Au loin on entend la voix du contrôleur et, dans son avancée le souffle des portes pneumatiques qui s'ouvrent et se ferment.

LE CONTROLEUR, *lointain* — Contrôle des billets. *Temps.* La voix se rapproche. Bonsoir. Contrôle des billets.

MARC — Vous tombez bien. A quelle heure arrive-t-on à Paris ?

LE CONTROLEUR — 21 h 55.

MARC — Voilà...

Temps

LE CONTROLEUR — Le jeune garçon est avec vous ?

MARC — Non.

LE CONTROLEUR, *avec beaucoup de précaution* — Ton billet. *Temps* Tu as entendu ? *Temps* Tu voyages seuls ? *Temps* Où sont tes parents..., à la voiture restaurant, peut-être ?.... Tu entends ce que je te dis ?

ARNAUD, *bas* — Oui.

LE CONTROLEUR, *Bas* — Avec qui voyages-tu ? *Temps* Tu as une pièce d'identité ?... C'est ton sac ça ?

ARNAUD, *bas* — Non.

LE CONTROLEUR — Tu n'as pas d'affaires... C'est à toi cet appareil photo ? Quel est ton nom ? *Silence.* Puis élevant la voix. Mais qu'est-ce qu'il a ce gosse ? Pourquoi tu ne réponds pas ? Tu es monté à Avignon ou à Valence ? Monsieur, quand vous êtes arrivé, il était déjà dans le compartiment ?

MARC — Je ne sais pas...

LE CONTROLEUR — Bon, je reviens tout de suite. Ne bouge pas d'ici ! *En s'éloignant.* Monsieur, je vous le confie un moment...

Quand le contrôleur ferme la porte du compartiment, il étouffe les bruits qui parvenaient depuis le couloir. A présent, on peut percevoir la respiration embarrassée du jeune garçon et le crépitement de la pluie contre la vitre. Silence lourd.

MARC, *délicatement* — Tu n'as pas de billet... Non ?... *Temps* Le contrôleur va revenir, il faudra bien que tu t'expliques... Il était embarrassé..., n'a pas envie de te livrer entre les mains de la police... C'est un livre de Conrad que tu tiens entre les mains ?

ARNAUD — Oui.

MARC — Tu connais son prénom ?

ARNAUD — Je m'en fiche. *Il se dresse et quitte le compartiment en fermant la porte avec violence. Lâchez-moi !*

Le roulis augmente avec la vitesse et une musique lointaine émerge du fond de la nuit. Au bout d'un moment, la porte du compartiment est à nouveau tirée.

LE CONTROLEUR — Où est le gosse ?

MARC — Joseph Conrad ?

LE CONTROLEUR — Vous connaissez son nom ?

MARC — Il a été pris d'un violent mal au ventre, et...

LE CONTROLEUR — Je vois.

MARC — Attendez !

LE CONTROLEUR — Quoi ?

MARC — Je paye sa place.

LE CONTROLEUR — Mais qui êtes-vous ?

MARC — Je règle son billet, c'est tout ! L'affaire "rentre dans l'ordre", non ?

LE CONTROLEUR — Je vois... Si vous avez du fric à perdre...

Le train arrive en gare de Lyon. Une voix suave accueille les passagers qui descendent des voitures.. Pas, roues de caddies, valises traînées, émotions des retrouvailles, vêtements froissés, embrassades, indifférences... Et le bruit des corps qui se dispersent vers les transports de liaison.

MARC, *délicatement* — Viens..., n'aie pas peur...

ARNAUD — J'ai très faim...

II

Le Buffet de la Gare.

Liquide absorbé goulûment, bruit de fond de gorge sur un bruissement de conversations.

MARC — Tu n'as pas mangé depuis combien de temps ? *Temps* Mange doucement, tu va t'étouffer... Tu veux que je demande encore des croissants ?

ARNAUD — Un autre chocolat, plutôt.

MARC — OK. Garçon, encore un chocolat au lait, s'il vous plaît ?

Temps

ARNAUD — Qu'est-ce que vous avez raconté au contrôleur pour qu'il laisse tomber ?

MARC — Rien...

ARNAUD — Je l'ai vu nous regarder partir quand on est descendu...

MARC — Où tu as mis ton bouquin ?

ARNAUD — Il est dans ma poche.

MARC — Fais gaffe, ton appareil photo n'a plus de cache tu peux abîmer l'objectif.

ARNAUD — Pourquoi vous faites tout ça ?

Temps

MARC — Tu as senti le froid en descendant..., tu n'as que ce blouson d'été ?

ARNAUD — Vous avez une drôle de façon de regarder.

MARC — C'est toi qui dis ça...

ARNAUD — Vous mangez pas ?

MARC — Je n'ai pas faim... Tu sais où aller, à Paris ?

ARNAUD — Pourquoi vous voulez savoir ça ?

MARC — Tu n'es pas bavard...

ARNAUD — Vous arrêtez pas de poser des questions. Vous êtes prof ?

MARC — Prof ? Pourquoi, c'est leur spécialité de poser des questions ? Non, je suis agent secret.

ARNAUD — C'est ça...

MARC — Qu'est-ce tu veux que je te dise, Joseph Conrad ?...

ARNAUD — C'est pas mon nom ! *Temps. Souffle haché puis au milieu d'une expiration.* Vous voulez coucher avec moi ?

MARC — Qu'est-ce qui te prend ?

LE GARÇON, *arrivant en même* — Un chocolat au lait. Vous désirez encore des croissants ?

MARC — Non merci. *Temps et bas lorsqu'il s'éloigne.* Tu aurais dû parler encore plus fort !

ARNAUD — Ouais, ouais ! C'est pour ma gueule que vous me payez à manger ?

MARC, *ferme* — Je ne connais ni ton nom, ni d'où tu viens, encore moins ce que tu faisais dans ce wagon de première, sans billet. En revanche je me souviens, un peu au même âge que le tient, d'avoir pris la décision de quitter ma famille et de jurer de ne plus poser un regard sur eux... Ton chocolat va refroidir. *Silence. Des pièces tintent sur une soucoupe en faïence et un billet est défroissé.* Faut que je rentre. Prend cet argent... Salut, p'tit mec ! *Il fait crisser les pieds de la chaise en se dressant.*

ARNAUD — Attendez.

MARC — Quoi ? .

ARNAUD — Je voudrais... Je...

MARC — Fais gaffe. Je suis un agent secret violeur de petits garçons. Je suis dangereux et recherché par les polices de trois pays.

ARNAUD — J'vais croire vos bobards...

Temps. Puis sur le ton d'une confidence.

MARC — Faudrait ! *Temps.* Tiens, je te laisse cette carte, ça pourra te servir. Allez, salut Joseph Conrad...

La musique avance lentement sur le bruit d'un corps qui s'éloigne au milieu de conversations mêlées.

III

Une piscine couverte.

Des cris d'enfants résonnent au milieu d'une eau agitée par les mouvements des nageurs.

LOUIS — Difficile de suivre ton rythme..., tu es à combien ?

MARC — Trente et un bassins, je crois...

LOUIS — Je me repose un peu sur les gradins.

MARC — Vas-y, j'en fais un dernier et je te rejoins.

On entend un corps s'élançant puissamment et battre l'eau au milieu d'autres nageurs qui se croisent. Le bruit d'un train se mêle aux clapotements de l'eau et aux cris des enfants qui plongent en s'interpellant. Confuse et imprécise, on entend à nouveau quelques lignes de l'échange entre Marc et Arnaud.

MARC, *s'expulsant de la piscine* — Je n'en peux plus.

LOUIS — Je ne t'ai pas vu à la Salle ces dernières semaines.

MARC — Où ai-je posé ma serviette ?

LOUIS — Elle est derrière toi.

MARC, *en se frottant le corps* — La musculation me manque, je voudrais bien trouver le temps, mais ce n'est pas facile en ce moment.

LOUIS — Tu montes une nouvelle pièce ?

MARC — Oui. Nous travaillons tous les soirs sur un texte qui fait plus de 150 pages, avec 27 rôles. On tente de réduire à des proportions plus modestes.

LOUIS — Ça se passe sur un terrain de foot ?

MARC — Tu n'es pas loin. Un décor unique : une salle de peintures dans un musée et des visiteurs qui passent et repassent devant des œuvres en les commentant, en se racontant, en s'évitant.

LOUIS — La pièce suédoise ?

MARC — Oui.

LOUIS — Sandra travaille sur ce projet ?

MARC — Normalement... J'attends son retour... Tu sais pour son père ?...

LOUIS — Oui.

MARC — Elle est présente sur scène pendant tout le spectacle mais n'a que quelques mots à dire. Elle joue le rôle de la gardienne de la salle. Elle a un rôle essentiel puisqu'elle observe, traque les visiteurs, leur parle quelquefois. Facilite leur discours sur l'art, en fait c'est d'eux qu'ils parlent.

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

LOUIS — C'est sérieux pour son père ?

MARC — D'après moi, il ne va pas s'en sortir..., troisième attaque en deux ans...

LOUIS, bas. — Marc... *Silence.* Regarde..., ce n'est pas Laure qui sort du bassin ?

MARC, *entre ses lèvres* — Où ça ?

LOUIS — Au fond, là-bas, près du plongeoir... Tu vas aller lui parler ?

MARC, *d'une voix troublée* — Je ne sais pas.

LOUIS — Je l'ai rencontrée l'autre matin au boulevard Diderot, elle m'a dit qu'elle devait quitter Paris..., se rendre à Trieste pour travailler...

MARC, *même jeu* — Tu crois qu'elle m'a vu ?

LOUIS — Elle m'a demandé de tes nouvelles.

MARC, *dans un souffle* — Elle t'a parlé de moi...

Musique.

IV

Dans la rue, près de la piscine.

Marc et Laure. Les bruits urbains ont remplacé ceux de la piscine.

MARC — Laure...

LAURE — Marc ! Tu étais à la piscine ?

MARC — Oui, je t'ai aperçue lorsque tu quittais le bassin. Je peux marcher un moment avec toi ?...

LAURE — Si tu veux...*Ils marchent un moment sans se parler.* Tu as le visage qui s'est creusé.

MARC — Peut-être... Tu es sur un projet en ce moment.

LAURE, *lasse* — Non, rien. Et puis je ne cherche pas un rôle...

MARC — Le mois dernier, je t'ai vu au théâtre de la Bastille dans la pièce de Vincent Lankar.

LAURE — Ça me semble déjà si loin... Tu écris en ce moment ?

MARC, *délicatement* — Pas vraiment, je travaille sur une pièce suédoise..., il y aurait un rôle pour toi...

LAURE, *en libérant un rire étrange*— Marc..., Marc... *Il éternue*. Tu as la tête encore humide.

MARC — On va boire quelque chose ?...

LAURE — Je dois rentrer... Regarde on nous observe.

MARC — Un spectateur qui te reconnaît.

LAURE — C'est ça...

MARC — On peut s'asseoir un moment sur ce banc ?

LAURE — Nous sommes arrivés à la station.

MARC — Je t'en prie...

Musique brève. Les bruits urbains semblent presque opaques...

LAURE — “Si on me disait que le monde est en train de tomber, je ne ferais rien d'autre que de me déplacer un peu plus loin”. Tu te souviens de cette réplique ?

MARC — Les mots n'ont pas le pouvoir que tu leur accordes. Il suffit quelquefois d'appréhender une sensation, de la considérer entre soi et le décor autour pour qu'elle s'altère à vue d'œil...

LAURE — C'est en témoignant de rien que tu parles de la sorte...

MARC — Tenir une ligne, la pousser à bout et s'apercevoir qu'on change à force d'obstination... Je n'ai jamais su quoi faire du temps dont je m'entoure... Il se défait à mesure que je pense le tenir entre mes doigts. Regarde comme ils sont usés ...

LAURE — On met toujours ses bras en avant quand on risque de tomber.

MARC — C'est un instant qui me travaille quand j'aperçois le monde d'en bas, à la hauteur des enfants et des animaux domestiques. D'en bas... Tourne-toi, Laure.

LAURE — Pourquoi ?

MARC — Je voudrais juste observer ta nuque pendant que tu regardes vers la vitrine de ce magasin. Voir du bleu et du blanc scintiller autour de cette tête...

LAURE — Tu es sûr des couleurs, maintenant ?

MARC — J'ai passé beaucoup de temps à essayer de distinguer les couleurs, c'était quand je composais des peintures à partir d'une palette de nuances. J'aime ce mot. Rien de moins sûr que ce mot, il sert à désigner ce vers quoi l'on voudrait s'approcher. Une certaine couleur signalée par des numéros. En vérité on ne fait que tendre vers une couleur... A quoi tu penses ?

LAURE — A ce mot...“Tendre”. Tendre vers...

MARC — Tu m'intimides toujours...

LAURE, *lasse* — Je t'en prie...

MARC — Un jour je marchais au hasard et suis entré dans un magasin de peintures..., un client était en train de manipuler des feuilles cartonnées tout habillées de fines lamelles de couleurs. Il tournait les pages mais revenait chaque fois à la même nuance, celle qu'il avait choisie avant même d'examiner le catalogue. Un peu comme si la couleur qu'il semblait chercher était déjà inscrite dans son oeil.

LAURE — Il y a des peintres qui ont harcelé une seule couleur, leur vie durant. Dans tes pièces, chacun des décors porte la couleur bleue. Ça n'a pas changé ?

Silence.

MARC — Laure... Je suis seul en ce moment... Je peux t'appeler ?...

LAURE — Non.

Musique. En circulant sous la terre, le métro semble absorber l'air. Sonnerie de l'ouverture des portes, pas des voyageurs, conversations étouffées, bonimenteurs...

V

Sur le palier de l'appartement de Marc, puis à l'intérieur.
Marc, Arnaud.

Lourde porte métallique qui se ferme en grinçant. Roulis d'un ascenseur qui gravit lentement les étages et s'immobilise. Marc sort de la cabine.

MARC — Tiens ! , “Joseph Conrad”... Qu'est-ce tu fais là ?

ARNAUD — J'ai froid...

Silence. Puis au bout d'un moment, Marc ouvre la porte de son appartement.

MARC — Tu as une sale tête. Tu n'as pas égaré mon adresse... Entre. Mais fais gaffe à toi, je suis connu dans toute la ville comme un violeur de petits garçons... *Les pas se suivent puis la porte est refermée.* Qu'est-ce tu as fait durant ces quatre jours ?

ARNAUD — Vous posez toujours des questions.

MARC — Souviens-toi de ma spécialité, Joseph Conrad.

ARNAUD — Mon nom est Arnaud.

MARC — “Arnaud” ?...

ARNAUD — Tout-court.

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

MARC — “Arnaud-tout-court”, donc. *Temps*. Tu n’as plus ton appareil photo ?

ARNAUD — Je me le suis fais voler.

MARC — Et le livre ?

ARNAUD — Pareil.

MARC — Tu regardes toujours par en-dessous, comme ça ?...

ARNAUD — Je ne sais pas. Vous sentez une drôle d’odeur...

MARC — Le chlore..., je sors de la piscine...

ARNAUD — J’ai faim.

MARC — Tiens donc !

Musique.

VI

Appartement de Marc. Plus tard, dans la nuit.
Marc, Sandra au téléphone.

Combiné décroché, Marc compose un numéro sur un cadran à touches. La voix de Sandra sera perçue à travers le téléphone.

MARC — Sandra.

SANDRA — Tu appelles tard, je n’attendais plus ton coup de fil.

MARC — Comment est-il ?

SANDRA — Il a passé la journée dans une sorte de léthargie... Quelquefois, il lui arrive de se réveiller et de ne plus me reconnaître... Il parle sans cesse d’une grosse dame noire. Je ne sais pas...

MARC — Ton frère est arrivé ?

SANDRA — J’aurais préféré qu’il ne vienne pas. Il est terrorisé à l’idée qu’il meurt en sa présence. Lui, il le reconnaît... Chaque fois qu’il entre dans la chambre, il me demande de l’accompagner... Un gosse de 46 ans.

MARC — Tu voudrais que je rejoigne, Sandra ?

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

SANDRA — J'ai envie de te voir, mais qu'est-ce tu ferais ici... Il en a pour quelques jours... J'ai envie que tout finisse au plus vite... Il semble déjà appartenir à un monde inconnaissable ... J'ai honte de souhaiter sa disparition, mais... *Temps.* Vous avez répété, aujourd'hui ?

MARC — Juste trois scènes, Nicolas a eu un empêchement...

SANDRA — Tu as une drôle de voix...

MARC — J'ai dû attraper froid en sortant de la piscine. Tu me manques, Sandra...

Soudain on entend, lointaine et confuse la voix d'Arnaud qui depuis son lit, semble délirer.

ARNAUD, *de loin* — Non... Peut-être ensemble... Non, je ne veux pas... Ah... Par l'entrée... Ici! Ici ! Ah... Ah...

SANDRA — Qu'est-ce qui se passe, Marc ? Tu es là ?

MARC — Oui.

SANDRA — Il y a quelqu'un près de toi.

MARC — C'est pas ça ?

SANDRA — Quoi, alors ?

MARC, *pressé.* — Drôle d'histoire, je t'expliquerai. J'ai recueilli un gamin, il est train de délirer.

SANDRA — Un gamin ? Pour la pièce ?

MARC — C'est trop long, je t'expliquerai, faut que j'aille voir ce qui se passe. Je te rappelle demain. Je t'embrasse !

SANDRA — Marc.

Au loin, on perçoit toujours les râles d'Arnaud.

Marc raccroche et se précipite vers la chambre où l'enfant dort. A mesure qu'il se rapproche, le discours confus d'Arnaud se fait de plus en plus présent.

ARNAUD — ... tout noir en-dessous... C'est une... NON ! NON ! Je veux pas ! NON ! Ça prend !

MARC — Arnaud, Arnaud..., réveille-toi, tu as de la fièvre.

ARNAUD, *difficilement* — Qu'est-ce qui se passe ?... Où je suis ?...

MARC — Tu es trempé. Tu me reconnais ?

ARNAUD, *en soufflant* — Ouais...

MARC — Tu délirais. Tu as chopé une bonne crève.

ARNAUD, *difficilement* — Je ne sais pas... J'ai froid...

MARC — Je vais te préparer un lait chaud et tu vas avaler une aspirine.

ARNAUD — Qu'est-ce que je fous ici ?...

Musique lente. Quelques lignes de violoncelle émergent dans la nuit.

VII

Appartement de Marc, le lendemain matin.

Marc, Arnaud.

MARC — Tu étais dans un sale état hier soir.

ARNAUD — Quelle heure est-il ?

MARC — 11 h 15.

ARNAUD — J'ai dormi jusqu'à maintenant...

MARC — Couvre-toi.

ARNAUD — J'ai parlé, hier soir ?

MARC — Un peu ! Tu étais en plein délire.

ARNAUD, *d'une voix soudainement ferme* — Qu'est-ce que je disais ?

MARC — Pas compris grand chose...

ARNAUD — Dites-moi !

MARC — Calme-toi, tes paroles étaient incohérentes, impossible de comprendre quoi que ce soit.

ARNAUD — C'est sûr ?

Temps

MARC — Qu'est-ce qui te prend ? *Temps* Je vais appeler un médecin.

ARNAUD — Non, je ne veux pas !

MARC — Tu as peur des piqûres ? C'est un copain..., je crois que tu as une bonne fièvre.

ARNAUD — Surtout pas, j'ai l'habitude...

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

MARC — Qu'est-ce-que ça veut dire ?... Prends ta température, au moins.

ARNAUD — Lâchez-moi !

MARC — Tu es gonflé !

ARNAUD — Si vous appelez le médecin, je le mords.

Temps.

MARC — Tu en es capable. *Temps.* Qu'est-ce que tu caches sous l'oreiller ? On t'a piqué l'appareil photo mais tu as sauvé des pellicules.

Silence et peu après quelques lignes de violoncelles surviennent, lointaines...

VIII

La piscine.

Marc, Louis.

LOUIS — Tu déconnes..., quatre jours tu dis ! Et Sandra ?

MARC — Je lui ai un peu expliqué la situation, mais n'a rien dit ...

LOUIS — Elle va bien rentrer de Langres, un jour. Vous allez le garder entre vous !

MARC — On verra... Il ira chez toi, par exemple.

LOUIS — Bien sûr !

MARC — Pour le moment, cet épisode me sert...

LOUIS — Pour écrire une pièce ? D'habitude, tu n'as pas besoin de modèle.

MARC — C'est pas pareil.

LOUIS — Va jusqu'au bout et propose lui le rôle !

MARC — Pourquoi pas ?

LOUIS — Marc ! Un jour tu vas voir débarquer les flics chez toi...

MARC — On a passé un contrat.

LOUIS — Allons bon !

MARC — Pas de questions sur son passé, et...

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

LOUIS — Un soir tu vas rentrer chez toi et le gamin t'aura volé tout ce qu'il pourra revendre...

MARC — Pas possible.

LOUIS — C'est ça. Qu'est-ce qu'il fait toute la journée ?

MARC — Je ne sais pas. Enfin, il se lève tôt, je pense et lit une grande partie de la journée. Joue au piano. Je me demande s'il sort... J'ai déjà écrit 27 pages. Tu veux que je te raconte l'histoire ?...

LOUIS — Non.

Temps

MARC — Je ne pourrai pas nager, demain.

LOUIS — C'est vrai, depuis que tu as un gosse ...

MARC — Déconne pas !

Un plongeon presque immédiatement suivi par des battements dans l'eau.

IX

Une cabine téléphonique.

Arnaud.

En fond, les bruits urbains.

ARNAUD — Non..., je ne rentrerai pas ... J'ai rêvé qu'il était mort... dis-moi, c'est vrai ?... Tu as une drôle de voix. *Temps* Laisse-la dire !... Je suis loin... Non, je te dis pas ... Je l'ai raté... J'ai fait ce que chacun voulait tenter... Je n'osais pas... Je l'ai raté, pas eu de chance ! ... Il s'est avancé vers moi, a dressé un bras, c'est parti à côté... Maman !, qu'elle pleure ! Elle sait faire que ça !... Qu'est-ce qu'ils ont raconté au collègue ?... Ils ont la frousse, c'est bon !... Ouais... J'me débrouille. Yann, fais gaffe à toi !... Ouais, les photos ?... Je ne sais pas !

Le combiné est raccroché brutalement et tout de suite après, la porte vitrée de la cabine est poussée. Les bruits de la rue sont immédiatement plus intenses.

X

Appartement de Marc.

Marc, Arnaud.

Une sonate est interprétée au piano avec effort, mais au bout d'un moment, Arnaud parvient à maîtriser la partition et la joue avec une certaine dextérité.

MARC, *sur la musique* — Tu te débrouilles pas mal.

ARNAUD — Elle est difficile... Vous êtes rentré tôt, ce soir.

MARC — A partir de quel âge tu as commencé à apprendre ?

ARNAUD, *s'interrompt* — Vous avez oublié...

MARC — Le contrat : “rien d'avant”... Continue.

ARNAUD — J'ai plus envie. *Temps.* Il y a un message sur le répondeur.

MARC — Sandra a appelé.

ARNAUD — Elle a envie de voir... Vous n'allez pas l'écouter. Elle avait une voix triste ?

Temps.

MARC — Il y a peut-être en ce moment des gens qui te cherchent ? Non ?

ARNAUD — “Pas d'avant”. Je savais que ça marcherait pas ! Vous êtes comme les autres !

Temps.

MARC — Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

ARNAUD — Vous le savez...

MARC — Pourquoi je le saurais ?...

Temps.

ARNAUD — J'ai lu une de vos pièces.

MARC — Laquelle ?

ARNAUD — "Passages"... Des morts qui reviennent et parlent aux vivants, des enfants qui observent les adultes et leur écrivent. Et cette tribu, les Maoris qui vivent autour et ne comprennent rien. Ils existent ?

MARC — Bien sûr. Ils vivent en Nouvelle Zélande.

ARNAUD — J'suis un mort, moi ! J'ai glissé d'un avion et j'me suis écrasé sur une plaine..., près d'une usine qui pue, une usine de pâte à papier.

MARC — L'odeur qu'on sent dans le train en arrivant près d'Avignon. *On entend Arnaud, souffler à côté.* Je te demande rien, Arnaud.

ARNAUD, *sur un ton de défiance* — Arnaud n'est même pas mon vrai nom ! *Temps.*
Un jour je vous rembourserai.

MARC — Quoi ?

ARNAUD — La bouffe, les fringues, ce blouson.

MARC — Tu oublies le livre de Conrad que j'ai apporté hier...

Temps. Au bout d'un moment, les doigts d'Arnaud glissent sur le clavier et il reprend quelques mesures de la sonate puis s'arrête.

ARNAUD — Vous êtes comédien, aussi ?

MARC — Non, je mets en scène. En vérité, je dirige les comédiens quand j'ai pas assez de jus pour écrire une pièce ?

ARNAUD — Ils font toujours ce que vous leur demandez ?

MARC — Ils essayent.

Temps

ARNAUD — J'ai vu des habits de femme dans les armoires, c'est à la femme qui est sur cette photo ?

MARC — Celle qui appelle, quelquefois...

ARNAUD — Elle est belle. Et la petite fille là-bas ?

MARC — C'est un interrogatoire ? Toi aussi tu poses des questions !... Fais pas cette tête ! *Temps.*
C'est mon appareil photo ?

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

ARNAUD — Il n'était pas chargé. J'ai trouvé des pellicules dans le frigo...

MARC — Et alors ? Tu as fait des photos ?

ARNAUD — Ouais.

MARC — De quoi ? *On entend plusieurs déclics.* Qu'est-ce qui te prend ?

ARNAUD — Vous avez fermé les yeux.

MARC — Tu es un drôle, toi !

ARNAUD — On ne m'a pas toujours dit ça...

MARC — Qui "on" ? *Arnaud effleure le clavier du piano et insiste sur une note aiguë. Temps* Tu as touché la chemise posée sur l'imprimante ?... Réponds-moi !

ARNAUD, *brutalement et en levant les mains du clavier* — Ouais !

MARC — Une caméra t'enregistre pendant que je suis absent.

ARNAUD — Ça se peut bien ! Elle est flippée votre histoire de jeune qui s'barre de la maison.

MARC — Tout est inventé.

ARNAUD — Vous croyez ? "Vincent" que vous l'avez appelé, le garçon. Il ne me ressemble pas !

MARC — Tu vois !

ARNAUD — Ouais, mais ça rappelle...

MARC — Tu fouilles dans mes papiers quand je ne suis pas là ?

ARNAUD — Pas besoin ! Et puis j'me fous de ce que vous écrivez sur moi !

MARC — Ce n'est pas exactement "sur toi"...

ARNAUD — Vous n'avez pas encore écrit la fin ? J'vais vous la raconter !

Temps.

MARC — Alors ?

ARNAUD, *violemment* — Me touchez pas !

Silence. Soudain la sonnerie du téléphone casse le silence. On entend des pas. Marc décroche.

MARC — Oui.

LOUIS, *au téléphone* — Marc, Laure est chez moi, elle part demain, si tu nous rejoignais ?...

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

MARC, *comme en lui-même, un peu abasourdi.* — Laure... Entendu, j'arrive. *Il raccroche.*

ARNAUD — Vous faites une drôle de tête. Il est mort ?

Temps

MARC — Arnaud...

On l'entend appuyer sur les boutons d'un appareil qui fait défiler une bande. Au bout de quelques secondes, la bande s'immobilise puis la voix de Sandra survient à travers le répondeur.

Voix de Sandra : "Marc, il 19 h 45..., j'avais envie d'entendre ta voix... Je redoute l'arrivée de ce week-end. Dans cette ville, la vie est encore plus éteinte le dimanche. Je voudrais t'avoir près de moi... Rien n'a bougé ici, on attend encore... J'aimerais que tu viennes si vous ne répétez pas ces deux jours... Rappelle-moi dès que tu rentres.

MARC — Je vais devoir sortir.

ARNAUD — Vous allez la rejoindre ?...

Silence. Les doigts d'Arnaud glissent sur le clavier et lentement il reprend le début de la sonate alors que on entend les frottements d'un manteau qu'on enfle et puis la porte de l'entrée.

XI

Appartement de Louis.

Laure, Marc et Louis.

Toute cette scène devra être traitée comme une indiscretion.

LAURE — J'ai besoin de m'éloigner de la scène...

LOUIS — Tu dis ça, maintenant...

MARC — Non... Il faut faire semblant et croire que ça existe en même *Temps* Mais dehors...

LOUIS — De nous trois tu es la plus accrochée au théâtre.

LAURE — Ne crois pas ça. A certains moments on s'invente des certitudes, on se persuade qu'on ne pourra rien sans elles, mais au bout du compte elles tombent, comme le reste...

LOUIS — Tu as vraiment signé le contrat pour Trieste ? Je te donne un an.

LAURE — Et alors ?

LOUIS — T'occuper d'administration, toi...

LAURE — J'ai besoin de faire autre chose... Ne plus être obligé d'accepter des rôles alimentaires.

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

LOUIS — Depuis que je te connais, tu n’as pas cessé de sauter d’une pièce à l’autre.

LAURE — Oui, mais à quel prix... Je travaille bien les personnages, pousse à bout les textes quand ils paraissent me résister..., mais il y a une sorte de barrière entre ce que je peux entendre..., percevoir et mon corps.... Il est attisé par des forces que je redoute...

MARC — Tous les personnages que tu as interprétés...

LAURE — Ils se sont accumulés en moi..., ne forment plus qu’une seule figure. C’est étrange... Ils se mêlent entre eux, quelquefois je ne parviens plus à les distinguer, alors je combine les paroles qu’ils portaient et lentement survient l’idée d’une pièce unique.

LOUIS — Tu me fais peur.

LAURE — “Je n’ai pas de nom qui soit assez mien.”, tu te souviens ?

MARC — C’est dans un Livre. On n’est pas dans un Livre !

LAURE — J’aimerais pouvoir changer de nom à volonté...

MARC — Tu parles comme les enfants...

LAURE — Je voudrais...

Temps.

LOUIS — Hier, je passais devant la vitrine d’un magasin de jouets, tout était noir, seul les yeux d’un clown clignotaient au milieu... Ils semblaient m’appeler... Ce qui me fascine chez les automates, c’est que l’on peut décider quelle partie du corps on animera, laquelle on immobilisera, temporairement...

LAURE — Tu parles de ça, Louis... Sur scène j’ai chaque fois l’impression qu’on nous anime partiellement... Qu’il suffit d’un mot pour que tout explose. Mais lequel ?

MARC — On ne peut pas toujours imaginer que le monde est visible, entier..., qu’il se présente à nous sans parure...

LAURE — A Trieste, je n’aurai plus à faire semblant... Peut-être que je vais enfin me dégager...

MARC — Crois-tu ?...

LAURE — Tu avais raison..., on ne doit pas penser au personnage quand on est sur scène, mais c’est trop tard...

MARC — Je disais ça pour nous aider à travailler, mais au fond, je n’y crois pas...

LOUIS — Si on avait le pouvoir de manigancer les histoires, de supprimer les scènes, d’ordonner le présent...

LAURE — Nous jouons...

MARC — Tu confonds tout.

LAURE — Non, justement...

LOUIS — On s'arrange, mais il arrive un moment où tout devient imprenable.

LAURE — Qu'est-ce que tu souhaiterais prendre ? Une idée ?

MARC — La sensation d'exister...

LOUIS, *se met à réciter une réplique d'Hamlet* — << Apparence ? Eh ! non, Madame. Réalité. Qu'ai-je affaire avec le "paraître" ? Non plus mon manteau couleur d'encre, ni ma coutumière livrée de deuil, ne parvient à me satisfaire — ni les gémissements qu'exhale une poitrine haletante, ni le ruissellement des pleurs, ni l'allongement désolé du visage, ensemble avec les dehors et les symboles du chagrin — ni tout ce qui paraît et dont par tricherie, ma bonne mère, n'importe qui peut se vêtir — mais j'ai ceci en moi qui surpasse l'apparence ; le reste n'est que faste et parure de la douleur. >> *Temps*. Que fais-tu ?

LAURE — Je vais rentrer.

LOUIS — Je t'ai fais fuir ?

LAURE — Je suis fatiguée, Louis.

MARC — Laisse-moi te raccompagner.

LAURE — Non, j'ai envie de marcher seule..., je ne suis pas loin...

LOUIS — Avec ce froid.

LAURE — N'insiste pas. Je vous donnerai de mes nouvelles...

*Les deux la raccompagnent jusqu'à la porte et l'embrassent silencieusement.
Quand la porte est refermée.*

LOUIS — Elle me fait penser à une sorte d'organisme végétale capable, à la moindre menace, de se détruire.

MARC — Non, tu ne la connais pas. Elle peut tourner, se rendre totalement méconnaissable...

LOUIS — Quand je lui ai demandé de passer ce soir, elle n'a manifesté aucune résistance. *Temps*. J'ai le sentiment qu'on ne la reverra plus.

MARC — Je ne sais pas...

LOUIS, *délicatement* — Tu as des nouvelles de Sandra ?

MARC — Elle m'a appelé...

LOUIS — Alors ?

MARC — Non, il tient toujours, mais j'ai envie de la voir... Je vais annuler les répétitions prévues ce week-end et la rejoindre à Langres.

LOUIS — Et le gamin ?

MARC — “Le gamin”, tu l'appelles, ça se voit que tu ne le connais pas. Il fait des photos...

LOUIS — De quoi ?

MARC — Je ne sais pas. Louis,

LOUIS — Toujours pareil ?

MARC — Oui. Il va rester seul chez moi. Justement, ça m'arrangerait que tu passes... Une fois, comme ça, au milieu du week-end...

LOUIS — Qu'est-ce qu'il va penser ?...

MARC — Invente une histoire... Tiens, je te laisse une paire de clés.

Musique.

XII

L'appartement de Marc, le lendemain.

Louis et Arnaud.

L'ascenseur gravit les divers étages puis s'immobilise. La porte métallique est poussée et tout de suite après, on entend la sonnerie bruire. Arnaud, en train de jouer au piano, s'interrompt et va au-devant du verrou qui claque.

ARNAUD — Marc, c'est vous. *La porte est poussée. Bruit de pas.* Qui êtes-vous ?

LOUIS — N'aie pas peur ! Je suis un ami de Marc, je viens récupérer un livre.

ARNAUD — Vous avez des clés ! Il n'est pas là !

LOUIS — Je sais !

ARNAUD — Quel bouquin ? Une histoire, encore !

LOUIS, *bas et sur le ton de la surprise* — C'est toi, “Joseph Conrad”... ?

ARNAUD, *lentement, comprenant qu'il a été reconnu* — C'est pas mon nom ! *Temps.* Pourquoi vous me regardez comme ça ?...

LOUIS — Je ne sais pas..., ton visage... Il me semble...

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

ARNAUD — C'est la première fois que je vous vois...

LOUIS — Où je t'ai vu ?...

ARNAUD, *s'échappant* — Vous racontez n'importe quoi ! Prenez-le votre bouquin, c'est quoi ?

Temps.

LOUIS — Doucement..., j'ai vu ton visage... heu..., des cheveux plus longs... Tu devais avoir 9, 10 ans sur la photo...

ARNAUD, *de loin* — Je ne sais pas de quoi vous parlez...

LOUIS — Ça y est. Dans la presse.

ARNAUD — Non.

LOUIS — Tu as eu de la chance de tomber sur Marc, il n'ouvre jamais un journal, n'a pas la télé...

ARNAUD, *d'une voix étranglée* — Laissez-moi tranquille.

Temps

LOUIS — “Arnaud...”, ce n'est pas le prénom que j'ai lu sous ta photo...

ARNAUD — Qu'est-ce qu'il raconte, ce mec !

LOUIS — Tu crois ?... Les mêmes yeux brûlants qui semblent défier le monde.

ARNAUD — C'est un autre, vous vous trompez.

LOUIS, *lentement* — Je ne crois pas, tu vois...

ARNAUD, *Arnaud se met courir et s'enferme dans une pièce.* — Tirez-vous !

LOUIS, *avance calmement puis ouvre la porte* — Il n'y a pas de clé..., calme-toi..., je ne te veux pas de mal...

ARNAUD — Lâchez-moi, j'ai rien à dire...

LOUIS, *bas* — Doucement.

ARNAUD, *dans un souffle de peur* — Lâchez-moi. Vous êtes le mec avec qui il va nager. Laissez-moi partir.

LOUIS — Doucement, Arnaud...

ARNAUD — Maintenant que vous savez...

LOUIS — Marc pourrait avoir des ennuis.

ARNAUD — J'me tire, c'est tout !

LOUIS — Viens au salon, on va discuter...

ARNAUD — Non !

LOUIS, *délicatement* — Ne pleure pas...

Un plus tard. Ils marchent dans la rue.

Louis et Arnaud.

Le ton va être plus intense à mesure que les souvenirs vont affluer.

ARNAUD — Tout le monde avait peur de lui à la maison. Depuis qu'il s'est arrêté de travailler, il est devenu violent..., frappait contre les portes ou contre nous... C'est pas de notre faute, s'ils le veulent plus au musée. Il voulait me battre encore parce que je jouais du piano. J'ai eu peur, j'ai saisi un sabre..., le sabre chinois accroché au-dessus du piano et je l'ai lancé sur son visage. Il a levé un bras, le sabre s'est planté dedans.

LOUIS — Il s'en est tiré.

ARNAUD — Comment tu le sais ?

LOUIS — Le journal...

ARNAUD — Ils ont raconté tout ça ?

LOUIS — Qu'est-ce tu as fait après ?

ARNAUD — Je me suis sauvé jusqu'à la gare et je suis monté dans un TGV qui allait juste partir. C'est dedans que j'ai compris qu'il allait à Paris.

LOUIS — Lorsque tu as rencontré Marc, tu portais un appareil photos et un bouquin, non ?

ARNAUD — Et alors ? J'ai plus rien ! *Temps.* J'aime faire des photos. J'avais une grande collection. Il me manquera celle du sabre planté dans le bras.

Temps.

LOUIS — Ta mère a fait passer un message...

ARNAUD — J'veux pas le savoir ! *Temps.* Tu vas prévenir la police ?

LOUIS — Il faudra bien tu rentres chez toi.

ARNAUD — Jamais ! *Temps.* Réponds-moi, tu vas appeler la police ? *Silence.* Tu la fermes, c'est ça ce que tu vas faire. J'aurais pas dû te faire confiance.

LOUIS — On va attendre le retour de Marc pour prendre une décision.

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

ARNAUD — Laisse-moi partir, vous ne m'avez jamais vu, c'est tout. Il invente des histoire Marc, il comprendra, lui. *Silence.* Tu es comme son frère, toi ?

LOUIS — Pourquoi tu dis ça ?

ARNAUD — Tu le protèges.

LOUIS — Il n'en a pas besoin.

Silence.

ARNAUD — Non, tu vas pas m'amener à la police.

LOUIS — Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

ARNAUD — Parce que Marc doit finir la pièce et que je veux jouer dedans.

LOUIS — Tu es un drôle, toi.

ARNAUD — Va demander à mon père...

Les bruits de la rue se font plus présents pendant qu'ils s'éloignent alors que monte lentement la musique.

Le roulis d'un train qui traverse une plaine ventée. Et des voix indistinctes qui avancent et reculent.

Ils marchent tous les deux près des berges de la Seine et croisent des touristes qui parlent italien. A côté, le bruit des automobiles est ininterrompu.

FIN

© Bernard Obadia

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.

Erreur ! Argument de commutateur inconnu.